

## Les moissons

Kiko

Il fait chaud aujourd'hui, très chaud. Juliette regarde, à l'entrée du champ, les hommes dégoulinant de sueur et sur lesquels sont venus se coller sur leur visage des brins de paille et de la poussière de blé. Quelques têtes sont coiffées d'un grand mouchoir noué aux quatre coins en guise de chapeau.

C'est un spectacle, telle une scène de Millet dont elle a vu l'un des tableaux sur un livre qui traînait dans l'unique salle de classe du village, dont elle se ne lasse jamais. Chaque été, les odeurs de blé coupé et de transpiration des hommes qui travaillent dès que le soleil a séché la rosée de nuit, jusqu'au soir après le coucher du soleil, la transportent. Juliette est une paysanne poète et cela agace parfois Gaston, son mari qui s'efforce d'être bourru pour paraître plus viril. Elle s'en amuse et Gaston finit toujours par en rire aussi.

Gaston a investi au printemps dans un tracteur, une faucheuse mécanique et une machine à battre. Il est le seul de la région. « Il faut vivre avec son temps » dit-il. Il a fallu convaincre sa famille de lui prêter l'argent nécessaire à cet investissement coûteux mais intelligent. Gaston voit grand : non seulement ces machines modernes limiteront le travail pénible mais il pourra produire plus et louer son matériel aux paysans.

A la faux, on coupait au maximum 18 ares de blé par jour, qu'il fallait rassembler en gerbe puis apporter dans la cour de la ferme. Il fallait ensuite procéder au battage : séparer les graines de leurs enveloppes au fléau puis les tamiser. Et une fois les tiges séparées, la paille était nouée en bottes puis rangée et tassée dans le hangar pour servir de litière aux animaux.

La nouvelle faucheuse rase jusqu'à quatre hectares et les gerbes de paille sont toujours apportées à la ferme, jetées puis rangées tête-bêche dans la

remorque tirée par le tracteur SOMECA, cette belle bête orange, nourrie au diesel et bien plus robuste que ses deux chevaux de trait dont il n'a sentimentalement pas pu se séparer.

La batteuse fera désormais le travail. Les gerbes seront jetées dans une sorte de grand cône, dans la partie supérieure de la batteuse. Le grain arrivera directement dans les grands sacs de jute placés à l'une des extrémités inférieures tandis que la paille sortira nouée en bottes.

Il est 11 heures, Juliette s'avance vers les hommes qui rassemblent la paille en lignes parallèles derrière la faucheuse, tenant dans chaque main un lourd panier de cidre, de gros pains, de pâté et de rillettes cuisinés cet hiver lorsqu'ils ont tué «Pas Copain », le cochon qui mordait.

« Copain comme cochon », criait Gaston, quand il apportait la mixture à sa dizaine de porcs ; il aurait pu dire aussi « Montjoie ! Saint Denis ! Que je trépasse si je faiblis ! » Ou plus simplement « A la soupe ». Non, son cri de rassemblement, c'était «Copain comme cochon !» De toutes façons, les cochons ne comprenaient que ce qu'ils sentaient ce qu'ils sentaient les rendaient manifestement à moitié fous de bonheur tous les jours : un mélange de lait, d'eau, d'avoine, de glands et de vieux pains. Et ce fichu Pas Copain était tellement vorace qu'il mordait inmanquablement la main qui venait le nourrir. « Toi, disait Gaston, dès que ta panse sera aussi dodue que celle du curé, ce sera ta fête ! » Et Pas Copain est passé à la marmite le 30 décembre.

Gaston aperçoit Juliette et court vers elle l'aider à porter ses paniers. Et c'est avec soulagement et bonne humeur que la vingtaine de paysans s'assied à l'ombre d'une haie touffue pour reprendre des forces. Juliette rit de bon cœur : « régalez-vous de Pas Copain ; ce cochon-là ne méritait qu'à finir en rillettes ! »

Quelques seaux d'eau ont été apportés le matin pour se laver les mains, se tremper les pieds échauffés et griffés par le blé coupé. Le déjeuner est jovial, les blagues grivoises fusent et bien qu'un peu gênée, Juliette rit de bon coeur.

« Pas Copain est aussi bon étalé sur le pain qu'il était mauvais de son vivant ! » dit Gaston

« Oui, c'est comme le vieux Marcelin, dit Germain, c'était un vrai étalon sur son matelas, disaient les filles, mais un porc violent dès qu'il avait fini sa petite affaire ! Heureusement que la Madeleine lui a réglé son compte à celui-là, au fond du puits, six pieds sous terre, méritait que ça le Marcelin !! »

« Mouai, même que c'est moi qui l'ai remonté du puits, le Marcelin. On peut dire que la Madeleine l'avait bien sonné avec sa poêle à marrons. Bah, à c't' heure, c'est du bon pâté pour vers de terre ! Manque à personne, le Marcelin ! »

Le déjeuner se poursuit en commérages. Une courte sieste s'en suit puis les paysans reprennent leur travail.

Juliette retourne à la ferme retrouver Colette l'épouse de Germain et Françoise, la veuve désormais joyeuse de Marcelin.

Elles vont préparer quelques gâteaux pour la collation puis s'attaqueront au dîner qu'elles veulent abondant et goûteux. Chaque année, c'est un traditionnel rôti de bœuf qui régale les palais. Cette fois, ce sera une anguille au four accompagnée d'un gratin de blettes et de pommes de terre.

Juliette a fabriqué deux nasses de fortune en récupérant du grillage à poulailler, des bouts de fils de fer assez épais et plutôt difficile à tordre. Son piège ressemble à un cylindre, avec au milieu deux sortes d'entonnoirs tête-bêche, aussi en fils de fer solide.

Elle a laissé suffisamment d'espace entre les bouts de ces deux entonnoirs pour que l'anguille puisse juste un peu bouger sans qu'elle ne se blesse trop, mais ne puisse pas ressortir facilement. Du moins, elle l'espère. Avant de les jeter dans l'eau au bord la rivière, elle a mélangé quelques morceaux de poulet et des vers de terre qu'elle a pris soin d'envelopper dans un morceau de linge très fin et presque transparent. Les vers bougent sans pouvoir s'échapper, c'est parfait, ils mettront les anguilles en appétit.

Elle a solidement attaché hier ses deux pièges au bord de la rivière toute proche, suffisamment loin du moulin à roue voisin pour que les poissons ne s'effraient ni du bruit de cette roue qui tourne, ni des remous qu'elle provoque.

Pendant que Françoise et Colette finissent la pâte de leur gâteau de Savoie, Juliette se rend guillerette à la rivière.

S'approchant des pièges, elle constate le miracle : deux anguilles dont une s'apparente à un anaconda tellement la bête est énorme, gesticulent, entrent dans une danse de Saint Guy que ne pourraient même pas imaginer les maîtres sorciers de la planète des sorciers vaudou. Le piège est fragile et l'anguille prête à sortir. « Dans mon fait-tout je t'ai rêvé, dans mon fait-tout tu vas aller ». Pas sûr que Juliette ait prononcé la phrase en ces termes qui devaient plutôt être « Sapristi ! Saleté de bestiole, si tu crois que tu vas t'en sortir avec tout le mal que je me suis donné avec bouts de ferrailles ! »

Et c'est en voulant resserrer l'extrémité de son piège que l'anguille l'attaque. Elle lui mord deux doigts, rougissant l'eau d'un coup, et recommence avec appétit. Juliette qui a de l'eau jusqu'à la taille, jure tous les Dieux. En voulant retirer sa main, tout en tenant le fortement le piège, elle s'est éloignée du bord et le courant l'emporte avec la nasse vers le moulin.

Elle ne sait pas nager, tente de se redresser tout en ne lâchant pas sa prise, trébuche sur de gros cailloux, se fracasse le genou, boit la tasse, s'agrippe à la nasse comme s'il s'agissait d'une bouée. La corde qui attachait le piège au rivage s'est enroulée autour de son pied et la fraîcheur de l'eau gèle ses mouvements pour s'en dégager. Elle s'approche dangereusement de la roue du moulin, une pale vient l'étourdir. Le spectacle est à la fois drôle et dramatique : Juliette à peine conscience accrochée au moulin qui tourne, le piège toujours noué à son pied. Elle crie mais sa voix est couverte par le bruit de l'eau. Il faut trouver un moyen de s'en sortir avant qu'elle n'attrape définitivement le tournis, qu'elle soit complètement engourdie par le froid et qu'elle continue à perdre le sang qui s'écoule de ses morsures.

Elle tente de se rapprocher du bord de la roue, à califourchon sur la pale qui la maintient. Elle glisse, se rattrape, s'écorche. Après plusieurs tentatives, elle trouve la force de se jeter à l'eau, suffisamment loin de la roue mais près du mur du moulin pour s'y agripper et avancer jusqu'à la berne. Exténuée, elle se laisse tomber au sol au moment où Gaston l'aperçoit.

Colette s'inquiétant de l'absence prolongée de Juliette était venue jusqu'au moulin et voyant la scène insensée de son amie tournoyant dans l'eau avec une sorte de serpent de mer ahuri à moitié sorti d'un bloc de grillage de poules, est allée chercher du secours auprès des paysans.

Gaston accourt, se précipite sur sa femme qu'il croit morte, la secoue, la frictionne. « Dieu que tu sens mauvais quand tu transpires » dit-elle en lui souriant. Au diable la pudeur des effusions chez les paysans. Gaston embrasse sa femme sans vergogne devant l'assemblée et l'enveloppe de sa chemise chauffée par sa transpiration nauséabonde.

Juliette, qui n'a pas effleuré la mort pour rien, demande qu'on rapporte le piège bloqué entre la roue et le mur.

Bien décidée à poursuivre ses intentions culinaires jusqu'au bout, elle se dit que ce matin, c'était la fête à Pas Copain ; ce soir, ce sera celle du monstre géant de la rivière.